



HAL
open science

Le touriste et le voyageur dans "A Residence on the Shores of the Baltic" de Elizabeth Rigby (1841)

Stéphanie Gourdon

► **To cite this version:**

Stéphanie Gourdon. Le touriste et le voyageur dans "A Residence on the Shores of the Baltic" de Elizabeth Rigby (1841). E-rea - Revue électronique d'études sur le monde anglophone, 2016, 14.1, 10.4000/erea.5445 . halshs-01997316

HAL Id: halshs-01997316

<https://shs.hal.science/halshs-01997316>

Submitted on 28 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le touriste et le voyageur dans *A Residence on the Shores of the Baltic* (1841) d'Elizabeth Rigby

Stéphanie GOURDON



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/erea/5445>

DOI : 10.4000/erea.5445

ISBN : ISSN 1638-1718

ISSN : 1638-1718

Éditeur

Laboratoire d'Études et de Recherche sur le Monde Anglophone

Ce document vous est offert par SCD Université Lumière Lyon 2



Référence électronique

Stéphanie GOURDON, « Le touriste et le voyageur dans *A Residence on the Shores of the Baltic* (1841) d'Elizabeth Rigby », *E-rea* [En ligne], 14.1 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 09 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/erea/5445> ; DOI : 10.4000/erea.5445

Ce document a été généré automatiquement le 9 janvier 2018.



E-rea est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le touriste et le voyageur dans *A Residence on the Shores of the Baltic* (1841) d'Elizabeth Rigby

Stéphanie GOURDON

- 1 Elizabeth Rigby (1809-1893), qui devint Lady Eastlake en épousant le peintre Charles Eastlake¹, est plus célèbre pour ses essais sur la peinture que pour ses productions littéraires, ce qui explique en partie qu'il existe assez peu de travaux critiques récents sur son œuvre. La correspondance de l'auteure assortie de notes et d'une introduction substantielle publiées par Julie Sheldon en 2009, apporte cependant un éclairage biographique nouveau et atténue l'image figée d'une victorienne issue d'un milieu social qui fut toujours privilégié. Elizabeth Rigby vécut dans l'aisance une fois mariée, mais sa vie de célibataire, qui se prolongea jusqu'à ses quarante ans, fut notamment marquée par les déboires de sa famille.
- 2 Elizabeth Rigby était fille du Dr Edward Rigby, obstétricien et petit propriétaire terrien de Norwich, très instruit et entouré de relations influentes, qui mourut prématurément et laissa une famille nombreuse dans une situation économique dès lors difficile. Mais, aidés de leurs connaissances, les Rigby trouvèrent un moyen d'assurer leur avenir en arrangeant, notamment, le mariage de trois de leurs filles à de riches barons germano-baltes, descendants du prestigieux ordre teutonique implanté en Estonie².
- 3 La raison du voyage d'Elizabeth Rigby sur les rives de la Baltique, qui la conduisit à Copenhague, à Saint-Pétersbourg et en Estonie d'octobre 1838 à avril 1840, était avant tout affective car, comme elle le souligne³, ses sœurs lui manquaient terriblement ; elle fut néanmoins sensible aux multiples attraits de ce périple, et saisit l'occasion qui lui fut offerte à son retour d'en faire le récit.
- 4 Les retrouvailles de la voyageuse encore célibataire avec ses sœurs mariées à de bons partis posent la question de la place de la femme dans une société victorienne très codifiée. Julie Sheldon souligne un commentaire révélateur d'Elizabeth Rigby dans une lettre rédigée en 1873 : « Heidelberg is full of pathetic recollections. Sisters sacrificed to a

dream⁴ » (Sheldon 5). Malgré la condamnation d'un arrangement financier et social réalisé au détriment des trois jeunes femmes, l'auteure devenue Lady Eastlake ne portait probablement plus le même regard sur le mariage que la femme de trente ans qu'elle avait été, prête à embarquer vers les confins de l'Europe. Installée chez l'une de ses sœurs dont elle avait partagé la vie familiale et sociale, Elizabeth Rigby s'était désolée que les très jeunes Estoniennes ayant trouvé mari aient considéré avec sévérité les femmes célibataires qui, selon elle, conservaient leur gaieté et s'instruisaient en voyageant :

These juvenile elders, not content with bringing dullness in their own person, rigorously exact it from others and are generally much more censorious than older matrons upon those of their own sex who venture to be livelier, or wiser, or to have seen more of the world without marriage than they have with it. (Rigby 1 : 237)

- 5 Ce jugement suggère que le voyage dans des contrées peu visitées était pour la jeune Anglaise l'occasion de s'extraire de sa condition et d'explorer une forme de liberté⁵.
- 6 De retour en Angleterre, la jeune femme dut subvenir à ses besoins et malgré son goût prononcé pour le dessin et son souhait de devenir artiste (Sheldon 5), c'est par la voie littéraire, désormais plus accessible aux femmes, qu'elle entama sa carrière. Elle s'était essayée au genre viatique dès 1836 en traduisant le récit de voyage en Angleterre de l'Allemand Johann David Passavant, *Tour of a German Artist*, mais elle semblait hésiter à devenir elle-même écrivaine⁶. L'éditeur réputé John Murray la convainquit, trouvant certainement un intérêt commercial dans le tableau de contrées peu explorées que proposait une femme intelligente et cultivée à une période où la description précise des mœurs et de la vie domestique de pays étrangers par les voyageuses britanniques, plus nombreuses qu'au siècle précédent, était particulièrement appréciée des lecteurs. Le récit d'Elizabeth Rigby fut un succès.
- 7 L'auteure s'interroge dès les premières lignes de son récit sur la notion de voyage et développe au fil de son texte une réflexion qu'elle articule autour d'une opposition entre la figure du voyageur et celle du touriste. En effet, au tournant du XIX^e siècle, l'évolution des moyens de transport et des motifs de déplacement imposait que l'on repensât le voyage.
- 8 On s'attachera ainsi à préciser la définition du voyage et du voyageur qu'Elizabeth Rigby propose et l'on tentera de déterminer si cet autoportrait « en voyageuse » est en adéquation avec la conception du voyage que promet son récit.

1. Vers une définition du voyage

1.1 Un rapport ambivalent

- 9 Le voyage faisait partie de l'éducation et de la jeunesse d'Elizabeth Rigby. Son père, qui avait largement contribué à éveiller sa curiosité, avait visité la France et d'autres pays d'Europe en 1789⁷ ; après son décès, la famille s'installa deux ans et demi à Heidelberg, visita l'Allemagne et la Suisse et, de retour en Angleterre, la jeune femme entreprit de traduire le récit de voyage de Passavant et d'écrire une nouvelle qui se déroulait principalement dans une mine de sel de Salzbourg qu'elle avait elle-même visitée (Eastlake Smith 1 : 6). Elle appréciait ces voyages à l'étranger comme le montre une lettre où elle se félicite d'un nouveau court séjour en Allemagne, bien qu'elle se plaigne aussi du trajet fatigant⁸. Le voyage faisait partie de sa vie, mais les longs déplacements qu'il imposait ne semblaient pas tout à fait à son goût. L'agacement mesuré de la lettre à

Dawson Turner est bien plus exacerbé au début de son récit de voyage dans la Baltique : « Of all the pleasures and luxuries that the blessings of modern peace have brought in their train none is more universally desired, pursued, attained, and abused than those of travelling [...] and such are the reflections, inconsistent if true, of one who, self-condemned, is following in the motley herd of these emigrants » (1 : 1, 2, 3). « Modern peace » évoque une raison historique de la transformation du voyage car après les guerres napoléoniennes qui avaient terrorisé l'Europe, les populations éprouvèrent le besoin de quitter les frontières des pays où elles avaient été confinées et de s'ouvrir à d'autres horizons ; le nom « blessings » indique quant à lui le soulagement et la satisfaction que pouvait représenter cette liberté retrouvée. Dans le nom « luxuries » et le verbe « abuse », néanmoins, transparait un sentiment d'excès et de dérive que la fin de la phrase renforce. Outre le caractère contradictoire d'un voyage choisi mais vécu comme une punition un peu masochiste (« self-condemned »)⁹, l'auteure prend conscience du phénomène de masse que devient le voyage au dix-neuvième siècle. La connotation négative des termes « motley emigrant » suggérant le déplacement contraint d'individus anonymes et ordinaires, associés à l'adjectif démonstratif « these » qui établit une distance, trahissent l'étonnement de Rigby face à ces voyageurs si nombreux, voire même le rejet de cette multitude.

- 10 Le XIX^e siècle s'était détaché du « Grand Tour » qui au XVIII^e siècle était réservé à l'aristocratie masculine, et était progressivement entré dans l'ère de ce que l'on appelait désormais le « tourisme ». Elizabeth Rigby n'était pas la seule à s'émouvoir des formes que prenait ce changement, bien qu'elle ne plaidât pas ouvertement pour l'élitisme du « Grand Tour ».
- 11 Au-delà du mouvement de masse qui la déconcertait, la voyageuse se demandait ce qui poussait les gens à quitter leurs proches et à s'exposer à de multiples dangers. En l'occurrence, son propre voyage ne fut pas de tout repos. Le bateau qui l'emmenait d'Angleterre à Copenhague fut pris dans une très violente tempête qui l'envoya presque par le fond, et pour se rendre de Saint-Pétersbourg à Reval, ancien nom de Tallinn, où elle devait retrouver une de ses sœurs, l'auteure traversa dans un froid sibérien des forêts peuplées de loups et s'arrêta dans des auberges qu'elle décrit comme des endroits miteux abritant de pauvres hères.
- 12 Ses sentiments étaient ambivalents, partagés entre un désir plus ou moins conscient et défini d'Ailleurs qui accompagnait sans doute son choix de revoir sa sœur, et l'angoisse, voire le rejet, que suscitait en elle l'idée de voyager. Ceci peut s'expliquer simplement par le fait que, contrairement au séjour en Allemagne où elle était entourée de sa famille, elle partait cette fois-ci seule, avec pour uniques points de repère des recommandations destinées aux séjours dans les grandes villes. Elle allait vers une zone géographique peu connue, donc mystérieuse, probablement objet de projections et de fantasmes, dont le lien avec sa propre culture était le mariage de ses sœurs, motivé par l'accès à une condition sociale qui les protégerait. Mais ses appréhensions ne l'empêchaient pas de réfléchir au voyage lui-même, activité à laquelle l'être humain s'était livré sous différentes formes depuis la nuit des temps, pour chercher à en comprendre les manifestations modernes et les contradictions.

1.2 Une réflexion approfondie

- 13 Elizabeth Rigby développa, par quelques remarques ponctuelles et en deux passages principaux, une réflexion sur le voyage. Elle s'inscrivait dans la tradition du genre en adoptant en tant que voyageuse le rôle d'observateur des mœurs (« habits ») et du fonctionnement des sociétés. En effet, qu'elle fût commerciale, religieuse ou scientifique, la pérégrination était un moyen d'apprendre, d'appréhender l'autre, comme l'auteure le découvrait avec un certain enthousiasme : « What a world of boundless novelty opens on the individual who finds himself suddenly thrown into the innermost home life of an hitherto strange people ! » (Rigby 1 : 130).
- 14 Le sentiment d'intrusion, voire d'effraction dans l'intimité d'une nation et de son peuple qu'expriment les deux adjectifs, « innermost home », qui qualifient « life », semble mettre l'auteure mal à l'aise, le terme « home » suggérant à lui seul la retenue si caractéristique des Anglais lorsqu'il s'agit de sphère privée ; mais cette gêne peut aussi se comprendre comme une réticence, contradictoire il est vrai, à se détacher du « moi » national anglais. C'est ce que laisse entendre l'allusion à la perte d'une portion de soi que l'auteure défend : « In general the traveller is left, and most justly so, to wear his way gradually into the privacy of other nations, and by the time he has attained some knowledge of their habits, has somewhat blunted the edge of his own » (1 : 130). De fait, voyager supposait également de s'interroger et d'acquérir une autre connaissance de soi, en tant qu'individu et en tant que membre de sa communauté d'origine. En ce sens, le voyageur s'exposait au risque, plus ou moins conscient, de perdre ses certitudes. Elizabeth Rigby préconisait que ce premier pas vers l'Autre, un peu brutal et perturbant, comme l'évoque le verbe « find himself », fût suivi d'une deuxième étape qui n'allait pas de soi et impliquait un effort exigeant : « [...] We are such creatures of habit that it is difficult to judge of the inner system of a foreign land » (1 : 130,131). Pour que la démarche fût fructueuse, encore fallait-il, en effet, que le voyageur abandonnât ses préjugés et fit preuve de discernement. C'est à ce point qu'Elizabeth Rigby distingue ce voyageur de celui qu'elle n'appelle pas encore « touriste » mais « hasty traveller » (1 : 131) car ce deuxième type d'individu était pressé et se laissait trop vite séduire par la surface des choses, « the outer shell » (1 : 131). La métaphore culinaire du soufflé (1 : 131) qu'il faut déguster avant qu'il ne s'affaisse, utilisée pour illustrer l'exaltation que la nouveauté des premières impressions produit sur le voyageur pressé, renforce l'idée d'une perception superficielle et ajoute une dimension matérielle et consumériste qui participait de la dévalorisation du voyage en masse. À l'inverse, le voyageur prenait le temps de réfléchir, et manifestait des capacités d'entendement sollicitant la raison : « the breath of cool reason » (Rigby 1 : 131).
- 15 Dans un deuxième développement situé à la fin du récit, Elizabeth Rigby revient sur cette distinction mais emploie pour la deuxième fois le nom « tourist » auquel elle associe l'adjectif « mere » (2 : 184) soulignant le dédain dû en partie à la hâte dont faisaient preuve ces voyageurs d'un nouveau genre lorsqu'ils visitaient différents sites : « who sees and judges as the passing traveller » (2 : 184).

1.3 « Touristes et anti-touristes »

- 16 L'étonnement d'Elizabeth Rigby en découvrant ce que signifie réellement voyager à son époque, ses interrogations presque naïves sur les risques encourus et les sentiments

désagréables, tels que la nostalgie et la solitude, suggèrent qu'elle était peu informée des écrits des voyageurs de son temps, bien que l'usage de formules rebattues désignant le tourisme de masse, comme « herd » ou « mere tourist » montre qu'elle en avait eu écho. L'ouvrage de Buzard, *The Beaten Track. European Tourism, Literature and the Ways to Culture. 1800-1918*, examine le clivage qui se dessinait entre deux types de voyageurs. Depuis le début du XIX^e siècle d'autres Britanniques cherchaient en effet leur place dans une conjoncture qui ne répondait plus ni à leurs aspirations ni et à leurs valeurs. Buzard souligne que les noms « traveller » et « tourist » furent employés indifféremment à la fin du XVIII^e siècle jusqu'à ce qu'au milieu du XIX^e siècle « tourist » revêtît une connotation négative : il oppose ainsi les « touristes » aux « anti-touristes » et suggère, donc, que la redéfinition de « traveller » s'opère en réaction au tourisme.

- 17 C'est, symboliquement, la nature du chemin emprunté qui distingue les deux catégories, selon qu'il est balisé et prévisible, « the beaten track », ou qu'il est inconnu et original, « the unbeaten track ». Aussi ce parcours traduit-il le rapport à l'étranger : le touriste aime la facilité et se contente d'un regard superficiel sur ce qu'il découvre, cherchant ce qui lui est familier et craignant de se remettre en question¹⁰.
- 18 L'anti-touriste, en revanche, prône l'indépendance, qui peut s'expérimenter en groupe, et la liberté : « The traveller roaming free of imposed borders and limitations » (Buzard 35) ; il prétend, comme le revendique Elizabeth Rigby elle-même lorsqu'elle définit son voyageur idéal, à une rencontre approfondie et avisée avec l'étranger, et ne se distingue pas tant par son rang social que par sa capacité à appréhender « l'authenticité »¹¹ d'un pays et à faire l'expérience de l'acculturation. Ainsi l'anti-touriste s'arroge des capacités singulières : « a loosely defined set of inner personal qualities that amounts to a superior emotional-aesthetic sensitivity » (Buzard 6). Toutefois, sa manière de sonder l'étranger, « [the] foreignness of foreign places », se définit par rapport aux normes et aux codes de sa propre culture et peut entraver l'effort d'abandon des habitudes et des préjugés qu'Elizabeth Rigby préconise dans son récit.
- 19 Sylvain Venayre, quant à lui, rappelle les railleries des Européens à l'égard des voyageurs britanniques aisés dont le comportement trahissait une forme d'impérialisme qui rendait impossible tout processus d'acculturation. George Sand se moquait, en effet, des Anglais qui ne quittaient jamais leur « chez-soi » :
- Sand prétendait communiquer à son lecteur « la remarque la plus scientifique » qu'elle eût faite dans sa vie. « Les insulaires d'Albion, notait-elle, apportent avec eux un fluide particulier que j'appellerai le fluide britannique, et au milieu duquel ils voyagent [...] ». (Venayre 416)

2. Le voyage vécu

- 20 Au-delà de la rationalisation du voyage qu'offre Elizabeth Rigby, il est important d'étudier la manière dont elle voyagea effectivement, afin de saisir jusqu'à quel point elle est elle-même le « traveller » ou voyageur impliqué qu'elle évoque, et dans quelle mesure son rejet du tourisme la place du côté de la catégorie, somme toute assez floue, des anti-touristes proposée par Buzard.
- 21 Les différents biais par lesquels la voyageuse appréhende ou « entre en contact » avec l'étranger seront examinés : le patrimoine culturel ou la population dans sa diversité sociale selon que la voyageuse se déplace seule, c'est-à-dire sans être accompagnée de

personnes de sa condition, ou selon qu'elle est entourée d'une relation recommandée ou de la famille de sa sœur.

2.1 Un tourisme tolérable

- 22 Les remarques d'Elizabeth Rigby sur l'activité du voyage au début de son récit montrent qu'elle n'a pas la vocation d'une aventurière et qu'elle n'est pas disposée à emprunter des chemins de traverse particulièrement originaux, ce qui la contraint à se déplacer avec les « troupes » de voyageurs.
- 23 Malgré ses appréhensions, la voyageuse, dont la nature apparaît conciliante et bienveillante et dont l'éducation religieuse la conduit à être charitable, perçoit les avantages de la situation. Elle peut en effet observer à loisir et dans toute leur diversité les comportements humains dans ce qu'elle nomme « le petit groupe d'êtres humains » (Rigby 1 : 3). Elle s'agace avec bonne humeur d'une Anglaise fort capricieuse, tante de deux jeunes filles dont elle est aussi le chaperon ; toutefois, pendant la tempête, elle se prend d'affection pour une très jeune demoiselle.
- 24 En outre, les conditions météorologiques éprouvantes confèrent à la notion de groupe une dimension positive en raison de la solidarité, voire de la complicité qui naît entre les passagers. C'est le cas par exemple lorsque le bateau tangue si fort que chacun des passagers téméraires ayant souhaité s'attabler malgré la mer démontée doit attraper en un instant un objet posé sur la table afin d'éviter que les plats et leur contenu se renversent. De même, la voyageuse trouve rassurant d'être entourée d'autres personnes lorsque les douaniers aux manières frustes vérifient les bagages et l'identité des passagers, qui voyagent dans des conditions de confort rudimentaire (Rigby 1 : 36-39).
- 25 La traversée en bateau prend presque la forme d'un voyage organisé, car elle est l'occasion de visiter des lieux inconnus que la présence du groupe rend plus rassurante. Ainsi les passagers quittent-ils le navire pour visiter la petite ville de Christiansand. Elizabeth Rigby emploie le verbe « explore » qui semble ironique s'il est pris au sens « anti-touriste », serait-on tenté d'ajouter, d'« aventure », alors que l'auteure elle-même fait référence au groupe qui l'accompagne en usant d'un qualificatif peu flatteur : « So after indulging some curiosity and exciting much more, for peeping heads flew to the windows as our motley group passed on, we returned to our own wooden walls » (Rigby 2 : 15). L'association de « motley » à « herd of these emigrants » (voir *supra* 3) au tout début du récit confirmerait la connotation négative de l'adjectif, mais dans la mesure où Elizabeth Rigby paraît satisfaite de la découverte de Christiansand, la réalité qu'elle découvre en compagnie de ces touristes a peut-être rendu le phénomène touristique moins rebutant à ses yeux. À Copenhague, elle se livre même avec ses compagnons de voyage au plus stéréotypé des exercices touristiques, consistant à acheter des souvenirs¹². Dans cette même ville, Elizabeth Rigby emploie le nom « tourist » sans dimension péjorative pour désigner des voyageurs suisses qui, selon elle, pensent avec émotion en visitant la capitale danoise à l'artiste Thorwald, auteur de la magnifique statue du lion à Lucerne. Mais le touriste qui se livre à une activité culturelle n'est pas le « simple » touriste qui choisit la facilité en achetant, notamment, des souvenirs. Dans la première partie de son récit, Elizabeth Rigby ne distingue pas encore vraiment « traveller » et « tourist » ou tout au moins tolère les visites en groupe qu'elle associe aux touristes à condition que les visites revêtent, à un moment ou à un autre, une dimension culturelle, or Copenhague se prête à ce type de découverte.

- 26 À Saint-Pétersbourg, la voyageuse quitte ses compagnons et s'en remet aux soins du Baron S., qui lui a été recommandé par ses relations. Le voyage qu'elle ne poursuit plus en groupe est cependant de même nature que les visites effectuées lors de la traversée en bateau : en effet, le patrimoine culturel qu'elle recherche se trouve sur un circuit préétabli et aménagé, comme l'indique le nom « sightseeing » dont elle fait usage et dont le dictionnaire étymologique indique qu'il apparaît en 1821. Elle évoque elle-même les caractéristiques de cette activité en remarquant, non sans humour, qu'à l'époque où elle vit, avoir du talent pour les visites touristiques est une bénédiction car ces parcours peuvent être ennuyeux pour ceux qui ne s'intéressent guère à la culture et sont physiquement éprouvants pour tous : « In these travelling times an inherent talent for sight-seeing is a blessing not sufficiently to be prized, one equally commendable in its exercise as in its reward » (Rigby 1 : 67).
- 27 Elizabeth Rigby parvient à relativiser le phénomène de masse qui, de prime abord, l'effrayait, en faisant l'expérience réelle du voyage. Le groupe, bien que composé de personnes différentes les unes des autres, présente des avantages et ses membres échappent selon elle à la catégorisation négative du « simple touriste » s'ils s'intéressent à la culture¹³. Mais il est difficile de considérer qu'en de telles circonstances le voyageur est profondément et « authentiquement » confronté à l'étranger, ce que Buzard appelle « foreignness of foreign places », car le groupe, extérieur au pays visité, est une sorte d'écran qui tient l'Autre à distance. Aussi convient-il de déterminer si, une fois seule, Elizabeth Rigby se rapproche de l'authenticité des pays qu'elle traverse et, par là même, si elle devient une voyageuse capable de se défaire des cadres familiers, et si elle parvient à vivre pleinement la liberté intellectuellement salutaire de femme non mariée qu'elle revendique (voir *supra* 3).

2.2 Hors des sentiers battus

- 28 « L'authenticité » d'un pays soulève la question de la nature de la perception car, nous l'avons précisé en faisant un portrait succinct de « l'anti-touriste », c'est avec sa culture que le voyageur découvre un pays étranger. Elizabeth Rigby a beau prôner, en théorie, que le voyageur se défasse de ses préjugés, les conséquences de la confrontation réelle avec l'Ailleurs ne sont pas prévisibles. L'étude de Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, publiée en 1992, développe la question dans le contexte colonial en montrant que les récits des voyageurs européens depuis la moitié du XVIII^e siècle contribuèrent au projet impérialiste en projetant leur propre vision et leur propre culture sur les territoires investis. Le concept de « contact zone » est utilisé pour évoquer les échanges qui se produisent dans un rapport souvent inégal :

A 'contact' perspective emphasizes how subjects get constituted in and by their relations to each other. It treats the relations among colonizers and colonized, or travelers and 'travelees', not in terms of separateness, but in terms of co-presence, interaction, interlocking understandings and practices, and often within radically asymmetrical relations of power. (Pratt 8)

- 29 À l'époque où Elizabeth Rigby écrit son récit, l'Angleterre n'était pas avec la Russie dans une relation coloniale mais les alliances politiques rendues nécessaires par les conflits européens engageaient les deux nations dans un jeu de pouvoir. La Russie, lointaine et gigantesque, étendant son influence aux pays limitrophes, comme l'Estonie, et manifestant un désir d'impérialisme grandissant, effrayait. Les esprits devaient être marqués par l'histoire et les figures régnautes du pays mais l'idée qu'ils s'en faisaient

était nourrie de témoignages parfois partiels et caricaturaux. Adoptant une perspective géographique plus large, Nicolas Bourguinat évoque l'ambivalence de la relation entre la Russie et le continent européen : « accueillant mais aussi exclusif, entre ouverture et fermeture, entre intégration et mise à distance » (Bourguinat 52) et il souligne que les récits proposèrent longtemps une vision déséquilibrée de la Russie insistant sur les comportements barbares de sa population.

- 30 Le regard immédiatement critique qu'Elizabeth Rigby porte sur les douaniers russes qui contrôlent avec brutalité et grossièreté l'identité des passagers du navire en provenance d'Angleterre, illustre sa difficulté à prendre du recul : « All this is, and must be, most disgusting to a traveller's feelings » (Rigby 1 : 39,41). Il est compréhensible que ce premier contact avec l'inconnu soit déstabilisant, d'autant que la traversée qui l'a précédé fut éprouvante. Mais une fois à Saint-Petersbourg, escortée par le Baron S., et tandis qu'elle mêle à ses découvertes culturelles l'observation des personnes, la voyageuse réagit de nouveau viscéralement. La visite de l'église de Casan à l'architecture et aux œuvres d'art luxuriantes la confronte, en effet, au spectacle de fidèles dont l'état physique et la servilité la rebutent :

Abject beings with tattered garments, decrepit bodies, and animal countenances, who stood crossing themselves, bowing at intervals before the shrines till their foreheads resounded on the marble floor, and staring around, gaping, or spitting, between every prostration, - old hags of nuns in filthy attire, - wretched cripples and loathsome beggars [...]. (Rigby 1 : 53)

- 31 Ce constat n'est pas suivi d'une analyse et il n'est pas certain que le contraste indécent entre les richesses matérielles et l'apparence des fidèles explique à elle seule sa réaction. Inversement, lorsque, bien plus tard dans le récit, l'auteure fait une expérience similaire en Estonie à l'occasion de la visite d'une église où des paysans se recueillent, elle relève des similitudes avec les fidèles de l'église de Casan mais tient un discours plus nuancé, ce qui montre que son point de vue évolue (Rigby 1 : 191-195).
- 32 Percevoir l'authenticité d'un pays est une démarche très relative qui revêt différents degrés, et s'il y a un écart important entre la perception totalement superficielle du « simple touriste » et une réflexion fondée sur l'instruction et la culture d'un voyageur plus impliqué, il serait illusoire de prétendre à une complète objectivité. En outre, il est probable qu'Elizabeth Rigby entende la définition d'une approche dénuée de préjugés comme une évaluation du degré de développement d'un pays à l'aune de celui de l'ouest de l'Europe, où le niveau de progrès politique et social est, à ses yeux, le plus élevé.
- 33 L'organisation de la grande propriété de l'époux de sa sœur lui rappelle une période révolue de son propre pays : « [...] like those of our grandmothers a few generations back » (1 : 139). Ainsi, la voyageuse témoigne du fonctionnement des sociétés russe et estonienne à la lumière de ses propres valeurs humaines et du progrès social, mais elle parvient à nuancer son jugement en évoquant les limites de son propre pays ou celles d'autres pays de l'ouest de l'Europe et les qualités de la Russie et de l'Estonie. Les sujets de comparaison sont aussi divers que le traitement des soldats, l'agriculture ou les techniques telles que l'aération et le chauffage des pièces, qui lui paraissent plus saines en Estonie qu'en Angleterre, où de nombreuses jeunes filles prennent froid et meurent de la tuberculose (1 : 149,150). Elizabeth Rigby évalue ces différentes facettes de la vie russe et estonienne lorsqu'elle est en compagnie du Baron S. ou de sa sœur, et si cette compagnie choisie lui permet de s'introduire dans des lieux peu connus des étrangers en général, le trajet de Saint-Petersbourg à Reval qu'elle effectue avec un serviteur russe, ne parlant pas

d'autre langue que le russe, auquel le Baron S. l'a confiée, l'éloigne encore davantage des sentiers battus. Contrairement à « l'anti-touriste », la voyageuse ne décide pas d'elle-même d'aller à l'aventure, elle y est contrainte pour rejoindre ses proches, mais c'est l'occasion pour elle de percevoir plus en profondeur l'intimité du pays. L'audace qu'elle prône pourrait présager d'un tel désir : « A journey of three hundred miles through a strange country and strange language wore a discouraging aspect. But faint hearts must stay at home » (Rigby 1 : 107). En outre, elle pourrait craindre d'être une femme seule accompagnée d'un serviteur homme ou d'être attaquée par des bandits comme le redoutaient souvent les voyageuses seules ou peu accompagnées¹⁴, mais elle ne s'effraye point de tels dangers. Elle sait apprécier les paysages, ne s'offusque pas de se trouver pendant une heure, après avoir traversé un fleuve sur un bac, parmi des personnes de condition modeste : « I was left sitting in the carriage for above an hour, among a set of swearing, merry beings who seemed bent alternately on quarreling and laughing » (1 : 112). Mais la calèche constitue une sorte de rempart qui la sépare symboliquement d'une forme d'authenticité, c'est-à-dire d'une expérience des lieux où les codes de la bonne société ne la protégeraient pas et ne dénatureraient pas quelque peu sa perception du territoire étranger. Or, lorsqu'elle ne reconnaît pas les conventions de confort matériel ou d'éducation qui lui sont familières, elle émet davantage de réserves. Son séjour chez une hôtesse trop curieuse et fière de se vanter auprès de ses voisins de la présence d'une Anglaise l'agace au plus haut point et les questions des habitants de la petite ville lui semblent déplacées. De même, les auberges ouvertes à tous les voyageurs, mêlant la saleté à la promiscuité, ne sont pas à son goût.

- 34 Ce voyage en solitaire montre qu'il est difficile en réalité de se défaire de ses habitudes, mais le regard que l'auteure porte sur la Russie et l'Estonie n'est pas figé. Sa rencontre avec un paysan estonien, dans un cadre particulier qu'il faut préciser, illustre l'intérêt de ce qui se joue dans ce que Mary Louise Pratt appelle la « zone de contact ». En effet, Elizabeth Rigby, qui séjourne chez sa sœur, demande qu'on lui trouve un paysan estonien pour servir de modèle à ses dessins. Un homme très beau se prête à l'exercice moyennant rétribution mais revient après les séances de pause exposer un problème. Ses proches l'ont rejeté car ils croient qu'une sorcière anglaise l'a envoûté en le peignant et il exprime sa crainte d'être envoyé en Sibérie ou pire, selon lui, en Angleterre. Le ton de la narratrice n'est pas condescendant mais plutôt amusé et bienveillant et si d'aucuns pourraient y voir une forme de paternalisme à l'égard du peuple ignorant et superstitieux, l'anecdote suggère surtout qu'Elizabeth Rigby est capable de se mettre à la place de l'autre, de concevoir que l'autochtone ait une représentation de l'Angleterre différente de celle, idéalisée, que son récit renvoie de manière plus ou moins délibérée.

2.3 L'ethnocentrisme

- 35 En dépit d'une recherche d'objectivité, le récit est très ethnocentré. L'Angleterre constitue un étalon non seulement pour le progrès politique et social mais aussi, et ce d'une manière presque obsessionnelle, pour tous les aspects de la vie du voyageur.
- 36 La moindre référence à l'espace étranger est presque systématiquement mise en rapport avec l'Angleterre. C'est le cas du quai des Anglais, que la voyageuse évoque lorsqu'elle arrive à Saint-Petersbourg, ainsi que du bonheur de loger dans une auberge tenue par une Anglaise, Mrs Wilson : « By foreigners, who have tasted the sweets of English comfort at the fountain head, it is preferred to every other house of accommodation in Petersburg

[...] » (Rigby 1 : 43). Le mobilier et l'ambiance sont détaillés jusqu'à créer l'illusion d'être en Angleterre, comme si l'entrée dans l'intimité du pays étranger que l'auteure préconise par la formule « innermost home life » (voir *supra* 5) trahissait son désir de recréer son univers familial.

- 37 Les objets dont Elizabeth Rigby se délecte sont toujours l'occasion de références à des productions anglaises, comme les portraits du peintre John Martin ou une horloge fabriquée par Thomas Hunter. Les rencontres avec la population sont d'autant plus plaisantes que les personnes sont d'origine anglaise, comme le vieil homme qui semble être un simple pêcheur estonien mais qui est en réalité un Anglais ayant travaillé pour la marine marchande pendant trente ans avant de s'installer sur la Baltique. L'auteure, enchantée, retrouve ses points de repère : « The old man had still English habits about him – he was neat, and clean-shaven [...] » (Rigby 2 : 123). Enfin, lorsqu'elle évoque les catégories sociales figées d'Estonie ou dénonce les mœurs par trop rigides de la noblesse, dont les fillettes sont présentées en société dès l'enfance et n'ont pour horizon que le mariage, elle loue la mobilité sociale anglaise et certains avantages dévolus aux femmes titrées ou fortunées (Rigby 2 : 137-8).
- 38 Elizabeth Rigby ne semble pas se rendre compte de l'omniprésence de l'Angleterre dans son récit jusqu'à la conclusion de la lettre XIV du deuxième volume, située à un peu plus de la moitié du texte, où elle avoue :
- It is well that I have fallen thus late in my letter upon a subject which not even the drowsy languor of a Russian April can affect, or a rhapsody upon the perfections of my native land, never seen in brighter colours than when distant from her shores, might usurp the more legitimate vocation of these letters.
It is no less true, however, that 'the best patriot is the best cosmopolitan'. (Rigby 2 : 19)
- 39 La vocation des lettres est, selon les réflexions de l'auteure sur l'art de voyager, de témoigner du pays avec le moins de préjugés possible et avec discernement : néanmoins, elle ajoute dans le passage ci-dessus une dimension qui rend sa démarche contradictoire puisque les « perfections » de l'Angleterre sont subjectives et que l'idée même de patriotisme exclut l'objectivité et comporte une part de préjugé à l'égard de ce qui est étranger.
- 40 Cependant, cet ethnocentrisme prégnant s'amenuise à mesure que le récit progresse et disparaît dans les dernières pages.

2.4 Une démarche intellectuelle

- 41 Les habitants de Reval traversaient le golfe de Finlande pour acheter des produits bon marché à Helsingforst, ancien nom d'Helsinki. Elizabeth Rigby prit part avec sa sœur et l'entourage de cette dernière à une de ces excursions qu'elle conte au début du deuxième volume de son récit en introduisant une autre manière de visiter. Le groupe agace l'auteure et même ses compatriotes ont un comportement qu'elle réproouve :
- Ourselves were the only unworthy representatives of 'that isle which boasts, profuse as vernal blooms, the fairest dames and gentlest swains'; though the many plain Englishwomen and ill-mannered Englishmen who crowd the Continent, it is to be feared, may have shaken a foreigner's faith in this respect. (Rigby 2 : 70)
- 42 Elle se détourne, donc, des préoccupations mercantiles de ses compagnons et s'attache davantage à décrire la nature et l'histoire. C'est dans le même esprit que, quelques pages plus loin, elle décrit Reval en invitant le lecteur à la suivre dans l'intimité de la ville :

« But now you must descend with us into the narrow streets of the town, which we explore with the freedom of foreigners and intimacy of natives » (Rigby 2 : 85) ; les caractéristiques de la capitale incitent le voyageur, que l'auteure désigne par le nom « traveller » (2 : 85), à établir un lien entre le passé et le présent dans une démarche approfondie et étayée. Enfin, le court séjour à Saint-Petersbourg sur le chemin du retour en Angleterre fait ressortir une conception intellectuelle du voyage. En outre, Elizabeth Rigby ne fait plus aucune allusion à sa patrie et se présente comme la première à pouvoir tenir un discours éclairé et fiable sur la Russie. Elle rappelle la nécessité de se défaire de ses idées reçues pour bien appréhender le pays :

Those who would fairly judge Russia must first strip themselves of those habits of thought which, whatever their seeming, are only coincident with the age to which they have the accident to belong. (Rigby 2 : 184)

43 « Those » sont de « simples touristes » ou des voyageurs dont la profession ou les relations les ont amenés à fréquenter les plus hautes sphères de la société et qui n'ont approché le pays qu'en surface, les premiers parce qu'ils sont passés trop vite et les seconds parce qu'ils n'ont rencontré que l'élite. Et bien que les derniers sachent approfondir (« analyze »), ils ne s'en tiennent qu'au vernis ou à ce que l'auteure désigne par le nom « froth », et ne perçoivent pas ce qui en constitue l'essence (« substance ») (2 : 185). Elizabeth Rigby a partagé pendant un long séjour l'intimité d'une partie de la société estonienne que les autres voyageurs n'ont pas souvent, ou jamais, eu l'occasion de fréquenter : dans sa préface elle semble suggérer qu'elle sera capable de tenir un discours plus éclairé sur la société russe à laquelle ses relations lui permettent d'accéder. Elle s'adresse aux esprits rationnels, « reflecting and generalizing minds » (2 : 185) et rectifie par son récit les informations erronées de la presse : « dissertations on its [Russia] political aspect which have appeared in our periodicals are so coloured with obvious partiality » (2 : 185)¹⁵.

44 L'auteure finit par préciser, cependant, qu'elle appartient plutôt à la catégorie des voyageurs qui ne croisent que l'élite parce qu'elle ne rencontre que la partie la plus favorisée de la population russe et parce qu'elle ne possède pas les capacités supérieures, « superiority of capacity » (2 : 186) qui lui permettraient de proposer dans un ouvrage une vision approfondie et novatrice du peuple russe. Cette modestie contredisant ce qu'elle suggère précédemment, mais qu'elle se sent obligée d'afficher, est peut-être l'héritage des écrivaines qui durent longtemps se justifier lorsqu'elles s'essayèrent aux discours rationnels. La maturité qu'Elizabeth Rigby atteint dans sa réflexion et dans son expérience du voyage l'incitaient au moins à chercher des chemins de traverse après avoir visité les sites touristiques incontournables : « After our expedition to Zarskoe Selo, another day was devoted to seeing those objects in Petersburg which are worthy [sic] every traveller's attention, and yet lie not in the traveller's regular routine » (2 : 270).

Conclusion

45 Malgré les réticences à l'égard des mouvements de masse qu'Elizabeth Rigby exprime au début de son voyage, elle découvre les avantages que présentent, aussi, les déplacements en groupe. L'expérience est d'autant plus acceptable qu'elle s'accompagne d'une dimension culturelle. L'expédition en Finlande, au contraire, qui n'a d'intérêt que commercial, représente l'essence même de ce qu'elle rejette chez le « simple touriste ». Le voyageur, lui, est à ses yeux celui qui cherche à approfondir sa connaissance de l'Autre, ce

qui requiert de s'abstraire de ses propres coutumes pour mieux accéder à l'intimité ou à l'authenticité d'un pays étranger.

- 46 La manière dont Elizabeth Rigby vit le voyage diverge, donc, du portrait que Buzard fait de l'anti-touriste car non seulement elle n'oppose pas le voyageur et le touriste mais elle ne s'écarte pas non plus volontiers des sentiers battus. L'originalité du parcours tient davantage aux circonstances puisque ses sœurs habitaient des contrées que les Européens connaissaient mal. En revanche, l'anti-touriste de Buzard s'inscrit, comme le voyageur d'Elizabeth Rigby, dans une démarche qui sollicite l'entendement ou des qualités singulières, pour ne pas dire supérieures, telle qu'une sensibilité aiguë.
- 47 Le parcours d'Elizabeth Rigby n'est pas tout à fait en accord avec la définition du voyage et du voyageur qu'elle-même élabore d'une manière plus théorique, car son récit est marqué par un ethnocentrisme prégnant dont elle semble plus ou moins consciente. Sur ce point, Nicolas Bourguinat précise que les textes viatiques féminins ne sont pas tous originaux mais que s'ils « opèrent un véritable travail de subversion et de remise en cause des approches établies de l'altérité, du dépaysement et de la mobilité », ils ne se situent pas en « rupture complète avec le préjugé européocentriste de leur société d'origine » (Bourguinat 5).
- 48 Il est difficile à Elizabeth Rigby de se détacher du modèle que constitue sa patrie, sa curiosité, sa culture artistique, mais l'intérêt qu'elle porte aux questions sociales et à l'histoire confèrent à son texte, plus que la dimension philosophique à laquelle elle aspire, une valeur documentaire que relève Susan Bassnett (Bassnett 230). En ce qu'il favorise l'acquisition de connaissances nouvelles et originales et l'exercice de l'entendement, son voyage répond à ses aspirations de voyageuse célibataire éclairée. Mais aux prises avec les conflits intérieurs que les contradictions de son discours révèlent, Elizabeth Rigby ne parvient pas à se détacher complètement des assignations sociales et genrées de la société victorienne dont la vie très conventionnelle de sa sœur est, dans une certaine mesure, le miroir. Malgré le plaisir qu'elle éprouve à découvrir de nouveaux lieux, Elizabeth Rigby ne s'empêche-t-elle pas d'explorer pleinement la liberté de femme non mariée qu'elle associe au voyage ?
- 49 Enfin, les réflexions et l'expérience d'Elizabeth Rigby semblent préparer une voie médiane du tourisme qui associe la démocratisation du voyage aux exigences du voyageur impliqué¹⁶. Ce dernier, s'il lit l'étranger à l'aune de ses propres codes et hiérarchies, s'intéresse au patrimoine culturel et tente au moins de se remettre en question pour ne pas juger et rejeter d'emblée des comportements différents alors même qu'ils se révèlent, lorsqu'on les considère plus attentivement, tout à fait pertinents, ainsi que le constate parfois Elizabeth Rigby en Russie et en Estonie.

BIBLIOGRAPHIE

Bassnett, Susan. "Travel writing and gender" in *The Cambridge Companion to Travel Writing*, eds Peter Hulme and Tim Youngs, Cambridge: CUP, 2002: 225-241. Print.

- Bourguinat, Nicolas, ed. *Voyageuses dans l'Europe des confins. XVIII^e - XX^e siècles*, Strasbourg: PU Strasbourg, 2014. Print.
- Buzard, James. *The Beaten Track. European Tourism, Literature, and the Ways to 'Culture'. 1800-1918*, Oxford: OUP, 1993. Print.
- Foster, Shirley. *Across New Worlds. Nineteenth-Century Women Travellers and their Writings*, New York: Harvester Wheatsheaf, 1990. Print.
- Frawley, H. Maria. *A Wider Range: Travel Writing by Women in Victorian England*, London: Associated University Presses, 1994. Print.
- Korte, Barbara. *English Travel Writing from Pilgrimages to Postcolonial Explorations*, London: Macmillan Press, 2000. Print.
- Lawrence, K. Karen. *Penelope Voyages. Women and Travel in the British Literary Tradition*, Ithaca, London: Cornell UP, 1994. Print.
- Montagu Wortley, Mary. *Letters of the Right Honourable Lady M--y M---y M----e: Written, during her Travels in Europe, Asia and Africa, to Persons of Distinction, Men of Letters, &c. in different Parts of Europe*, London: T. Becket and P.A. De Hondt, 1763. Print.
- Pratt, Marie Louise. *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London, New York : Routledge, 2008. Print.
- Rigby, Edward. *Dr Rigby's Letters from France &c in 1789*, ed. Lady Eastlake, London: Longmans, Green & co., 1880. Print.
- Rigby, Elizabeth. *A Residence on the Shore of the Baltic Described in a Series of Letters*, London: John Murray, 1841. Print.
- Rigby Elizabeth, *Journals and Correspondence of Lady Eastlake*, ed. Charles Eastlake Smith, London: John Murray, 1895. Print.
- Rigby, Elizabeth. *The Letters of Elizabeth Rigby. Lady Eastlake*, ed. Julie Sheldon, Liverpool: Liverpool UP, 1992. Print.
- Thompson, Carl. *Travel Writing*. Abingdon: Routledge, 2011. Print.
- Thompson, Carl. "Des exploratrices: genre féminin, voyage et découverte dans la tradition britannique, 1780-1850" dans *Des voyages vers l'inconnu entre 1630 et 1880*, éd. Florence D'Souza, Paris: collection 'L'Histoire en Mouvement', EME Éditions, 2016. Print.
- Turner, Katherine. *British Travel Writers in Europe 1750-1880. Authorship, Gender and National Identity*, Aldershot: Ashgate, 2001. Print.
- Venayre, Sylvain. *Panorama du voyage. 1780-1920*, Paris: Les Belles Lettres, 2012. Print.
- Watson, Nicola. *The Literary Tourist: Readers and Places in Romantic and Victorian England*, Basingstoke, New York: Palgrave Macmillan, 2006. Print.
- Wollstonecraft, Mary. *Analytical Review. 1788-1792, 1796-1797* in *The Works of Mary Wollstonecraft*, eds. Marilyn Butler and Janet Todd, London : Pickering & Chatto, 1989. Print.
- Wollstonecraft, Mary. *Lettres de Scandinavie*, Traduction et critique de Nathalie Bernard et Stéphanie Gourdon, Aix-en Provence : Presses Universitaires de Provence, 2013. Print.

NOTES

1. Elizabeth Rigby prit le titre de « Lady » lorsque Charles Eastlake, président de la Royal Academy, fut nommé chevalier.
2. La baronne Maria Justina de Rosen, la baronne Gertrude de Rosen et Ann de Wahl de Wattel.
3. L'auteure du récit exprime à plusieurs reprises la douleur de la séparation et la joie des retrouvailles avec l'une de ses sœurs à Reval révèle son affection (1 : 126,127). Sa correspondance est émaillée de tendres allusions à ses cinq sœurs et, en 1859, elle n'hésite pas à se rendre de nouveau en Estonie au chevet de Gertrude de Rosen alors mourante.
4. Ann de Wahl divorça et rentra en Angleterre, Maria Justina de Rosen quitta son époux. Le mariage des trois filles Rigby à des barons aux mœurs austères et rétrogrades vivant dans des contrées reculées avait soulagé la famille sur le plan financier et lui avait apporté une reconnaissance sociale.
5. La dimension genrée sera développée dans l'introduction de la traduction commentée de *A Residence on the Shores of the Baltic* qui doit paraître aux Presses Universitaires de Strasbourg, et sera approfondie dans une étude ultérieure. Cet aspect est ici considéré dans le cadre de la réflexion sur la nature du voyage que mène Elizabeth Rigby.
6. Les lettres adressées à son éditeur John Murray suggèrent qu'Elizabeth Rigby n'était pas sûre de la qualité de son travail (Sheldon 47,48), comme nombre d'écrivaines qui l'avaient précédée et s'étaient souvent excusées de leurs défauts d'écriture.
7. En 1880, pour rendre hommage à son père, Elizabeth Rigby fit publier les lettres qu'il avait écrites lors de ce voyage suggérant dans l'introduction qu'elle rédigea que l'activité constitue surtout un moyen de s'instruire, de mettre ses connaissances en perspective et de stimuler la réflexion.
8. « Last Saturday evening brought me to my old quiet home again, after rather a boisterous journey, and after spending 3 months in every respect as happily as I expected; which is saying very much », lettre adressée à Dawson Turner le 24 septembre 1835 (Sheldon 36).
9. Au début du récit Elizabeth Rigby se concentre sur le phénomène de masse qu'elle observe et sans considérer la spécificité de son propre voyage s'inclut dans le grand groupe d'êtres humains, « tens of thousands » (Rigby 1 : 2), qui cherchent ailleurs des plaisirs, « enjoyments » (Rigby 1 : 2), qu'ils ne tentent même pas d'obtenir dans leur propre pays tant ils redoutent les contraintes auxquelles ils risquent d'être confrontés. Dans ce passage, l'auteure évoque le voyage comme une quête illusoire que le voyageur s'impose.
10. « The tourist appears unable or unwilling to cast off the traces of a modernity which at home is all too much with us, clinging to domestic habits and amenities which destroy the foreignness of foreign places once they are introduced into them ». (Buzard 8)
11. Buzard précise qu'après les guerres napoléoniennes où les voyages se développèrent, le nom « authenticité » fut employé pour s'opposer à la perception erronée et à l'expérience rebattue propres au tourisme (Buzard 6).
12. Pour Buzard cet acte matériel est l'essence même de ce que l'anti-touriste rejette chez le touriste : [...] the tourists' competition for cultural goods mimics the very economic divisiveness which 'culture' exists to oppose ; and the experiences garnered through tourism are moulded in the cultural market-place into 'marketable' forms (the reified forms of souvenirs or memorable, captured experience in journal entry, letter, sketch, or photograph) (Buzard 9).
13. L'auteure établit un prérequis : le voyage ne profite qu'à l'esprit déjà avide de connaissance en son propre pays où il doit trouver « de quoi satisfaire sa curiosité » (Rigby 158). L'intérêt pour l'esthétique d'une ville, son organisation, le comportement des habitants participent de la culture. Ce terme au sens plus strict évoque également l'acquisition de connaissances dans les

domaines de l'architecture et de l'art comme le montre la délectation qu'Elizabeth Rigby éprouve à décrire les églises, les châteaux et les tableaux de St Pétersbourg.

14. Marguerite, la servante de Mary Wollstonecraft qui l'accompagne en Scandinavie, par exemple, exprime ce type d'inquiétude (Wollstonecraft *Lettres* 44, note 8).

15. La tension entre superficialité et profondeur du discours apparaît tout au long du XVIII^e siècle dans la préface des récits de voyage féminins et dans les recensions de ces ouvrages (voir les critiques de Mary Wollstonecraft dans *The Analytical Review*). La revendication d'un discours argumenté permet en effet de conférer à l'écriture des femmes une légitimité. Ainsi, dans la préface des *Lettres de voyage* de Mary Montagu qu'elle rédige, Mary Astell oppose les propos creux des récits masculins (Montagu viii) au jugement pénétrant et brillant de l'auteure des *lettres* (x-xi).

16. Les propriétaires des agences de voyage de l'époque, comme par exemple John Cook, comprennent qu'il fallait répondre à la demande des voyageurs anti-touristes et proposèrent des parcours guidés par des personnes expérimentées et cultivées (voir Buzard 63).

RÉSUMÉS

Bien qu'Elizabeth Rigby choisît de partir en Estonie pour revoir ses sœurs, elle fut d'abord déconcertée par le nombre d'habitants d'Europe de l'ouest qui voyageaient. Elle percevait, plus ou moins clairement, les enjeux d'un phénomène de masse risquant de banaliser une activité qui de tout temps avait enrichi l'être humain à de multiples égards. Ce constat, les appréhensions et les contradictions dont était pétrie cette jeune femme la conduisirent à tenter de redéfinir le voyage, mais le vécu ne corrobore pas toujours ce que l'esprit appréhende. Cet article précise d'abord la manière dont l'auteure repense l'activité, puis confronte ses conclusions à ce qu'elle expérimente lors de son parcours varié. On verra que, contrairement à certains de ses contemporains, Elizabeth Rigby se situe dans un entre-deux qui n'écarter pas complètement le tourisme mais qui ne renonce pas non plus aux exigences de la voyageuse, soucieuse d'éviter les sentiers battus.

Although Elizabeth Rigby herself decided she would visit her sisters in Estonia, she was puzzled by the number of travellers from Western Europe exploring these areas. She perceived, more or less clearly, the dangers of a mass phenomenon which might distort an activity which had until then enriched human beings in many respects. This observation, as well as her fears and contradictions, led her to attempt a redefinition of travelling; yet, practical experience does not always confirm the constructs of the mind. This article highlights the way Rigby defines travelling and then considers what her travelling experience reveals. Unlike some of her fellow-writers, Elizabeth Rigby finds a middle way which does not totally reject the new form of travelling but which does not exclude her requirements either. And although she distinguishes between the 'tourist' and the 'committed traveller' one could almost call her a "committed tourist".

INDEX

Keywords : travelling, traveller, tourist, anti-tourist, mass phenomenon, sightseeing, foreign, prejudice, habit, ethnocentrism, understanding, commitment, culture, authenticity

Mots-clés : voyage, voyageur, touriste, anti-touriste, phénomène de masse, visites touristiques, étranger, préjugé, habitude, ethnocentrisme, entendement, engagement, culture, authenticité

AUTEUR

STÉPHANIE GOURDON

Université Lumière Lyon 2

stephanie.gourdon@univ-lyon2.fr

Stéphanie Gourdon, professeur agrégé d'anglais et docteur, enseigne à l'université Lyon 2 et est membre associé de l'UMR 5317 IHRIM (Institut d'Histoire des Représentations et des Idées dans les Modernités). Elle est notamment l'auteur d'un ouvrage tiré de sa thèse, *L'Écriture expérimentale de Mary Wollstonecraft : Normes et Formes*, L'Harmattan, 2014, et prépare une traduction de *A Residence on the Shores of the Baltic* d'Elizabeth Rigby, PU de Strasbourg.